

DEUX LETTRES DE J.-B. VALENTIN, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DE MARS...

Nous avons reçu communication de deux autographes fort intéressants, qui appartiennent à la collection de notre collègue M. Noël Charavay. Ce sont deux lettres adressées à Lamartine, en 1847, par Valentin de Lapelouze, ancien directeur-gérant du *Courrier français*, et ancien chef de bataillon de la garde nationale, à Paris. Un article de M. Félix Bouvier, publié dans la *Révolution française* du 14 novembre 1899, a déjà présenté aux lecteurs de cette revue Jean-Baptiste Valentin, qui fut en l'an II l'un des six élèves envoyés par le district de Bruyères (Vosges) à l'École de Mars. Ils savent que ce jeune homme, après le licenciement du camp des Sablons, servit à l'armée du Rhin comme secrétaire aide de camp du général Férino; qu'employé ensuite dans l'administration, il remplit sous le Consulat et l'Empire les fonctions de chef du bureau de la comptabilité de la Loterie; que, marié à la fille d'un officier émigré, le colonel J. de Lapelouze, il fut autorisé, en 1814, à ajouter à son nom celui de sa femme; puis que, de 1821 à 1842, il fut gérant d'un journal qui fit au gouvernement de la Restauration une guerre acharnée, et qui, sous la monarchie de Juillet, resta l'un des principaux organes de l'opposition libérale; qu'enfin, s'étant retiré de la vie publique, il mourut à Paris en 1858.

La première de ces lettres, écrite au lendemain de l'apparition du dernier volume de l'*Histoire des Girondins*, a trait à l'École de Mars, et renferme quelques renseignements nouveaux; il s'y trouve aussi quelques erreurs, dues à des défaillances de mémoire bien naturelles chez un vieillard qui écrivait plus d'un demi-siècle après les événements.

Je donne d'abord le texte de la lettre, en l'accompagnant de quelques notes. Je résumerai ensuite les indications utiles qu'elle nous fournit.

A Monsieur de Lamartine, membre de la Chambre des députés et de l'Académie française, etc., etc., etc. (1),

Paris, le 10 juillet 1847,

Monsieur,

En qualité d'ancien élève de l'École de Mars, j'ose vous demander la permission de vous signaler deux erreurs concernant cette École, que j'ai remarquées dans le huitième volumc de votre Histoire des Girondins.

A la page 354, vous mettez au nombre des présages sinistres, que l'on se communiquait à voix basse dans la séance nocturne de la Convention du 9 thermidor, "l'approche des trois mille jeunes élèves de la nation, accourant du Champ de Mars à la voix de Labretêche et de Souberbielle, pour inaugurer dans le sang le règne du nouveau Marius".

D'abord l'Écote de Mars n'était pas campée au Champ de Mars, mais bien à la plaine des Sablons, plaine aride alors et sans un brin de végétation, qui s'étendait de la porte Maillot du bois de Boulogne à Neuilly. C'est le terrain où l'on voit aujourd'hui le village de Sablonville, élevé il y a 25 ou 30 ans.

Nous ne pouvions accourir à la voix de Labretêche (2) et de Souberbielle, attendu que Labretêche était arrêté depuis plusieurs heures lorsque la rumeur des événements de la journée parvint au camp.

(1) La lettre est écrite sur du papier portant l'en-tête imprimé suivant: Garde nationale de Paris - 1ère légion - Paris le __ _ 183_ - Le chef du 1er bataillon.

(2) Valentin de Lapelouze écrit "Labretêche" comme l'a fait Lamartine, comme l'ont fait tous les historiens qui l'ont précédé et presque tous ceux qui l'ont suivi. Le nom du général commandant l'École de Mars était *Bertêche*.

Quant à Souberbielle, chirurgien en chef de notre hôpital, il n'avait aucune action sur l'école, et le pauvre homme, mort seulement il y a quelques mois à un âge très avancé, aurait été bien fier de l'importance que vous lui donnez, s'il avait assez vécu pour pouvoir lire son nom dans la phrase que j'ai copiée.

Plus loin, page 358, je lis: "Fréron et ses aides de camp lui succèdent à la tribune (à Barras). Ils rendent compte de l'état de Paris du côté du Champ de Mars. "Nous avons coupé la marche aux élèves de la Patrie, que le traître Le Bas était chargé d'insurger pour Robespierre", s'écrie Fréron.

J'ai vérifié dans le *Moniteur* que Fréron, qui n'avait et ne pouvait avoir d'aides de camp, n'a pas prononcé un mot qui ressemblât à ceux-là. Voici ses seules paroles à ce sujet: "Le criminel Hanriot et le Catilina Robespierre avaient si bien concerté leurs mesures qu'ils avaient nommé le traître Le Bas pour inspecter le camp des Sablons; mais tout est déjoué" (3).

On ne devine pas ce que fait là le nom de Hanriot; mais en tout cas Fréron n'a pas dit qu'il nous avait coupé la marche et il ne pouvait le dire, car jusqu'alors nous n'avions fait aucun mouvement et si Le Bas avait été chargé de nous insurger pour Robespierre, il aurait singulièrement rempli sa mission, puisque le 9 et plusieurs jours avant le 9 on ne l'avait pas aperçu au camp. Il n'y était resté que son collègue Peyssard, représentant du peuple comme lui près de l'Ecole, depuis sa création.

La vérité est que Briat (4) et Bentabole furent députés par la Convention pour sonder les dispositions de l'Ecole. Ils arrivèrent au camp à la nuit close et après la retraite battue et sonnée, précédés de flambeaux. On battit la générale, et en un clin d'oeil les tentes furent abattues, ployées et rangées sur le front de bandière, derrière les trois milleries et la centurie de piquiers formée en bataille. Après l'allocution des représentants, les dispositions des élèves se manifestèrent par des acclamations unanimes contre Robespierre et le régime dont il était la personnification. Il n'en pouvait être autrement; un grand nombre d'élèves avaient quitté leurs parents rangés au nombre des suspects, pour le moins; et si nous avions été destinés à servir de garde prétorienne à Robespierre, les agents nationaux des districts auraient été au rebours de leurs instructions en choisissant généralement des jeunes gens de famille, qu'ils croyaient vexer en les envoyant à l'Ecole de Mars (5).

Nous pouvions certes diriger la journée du 9 thermidor dans un sens tout opposé. Trois mille cinq cents jeunes gens, de seize à dix-sept ans, pleins d'ardeur, bien armés, exercés suffisamment, possédant quarante pièces de canon qu'ils manœuvraient déjà fort bien et des munitions pour tout cela, pouvaient mettre dans la balance un poids d'autant, plus décisif, qu'il ne serait à peu près rien resté pour charger l'autre plateau (6). Presque tous les gardes nationaux valides étaient partis pour l'armée, sauf les canonniers des sections qui n'auraient pas mieux demandé que de se joindre à nous, si nous nous étions prononcés pour Robespierre.

(3) Il est probable que les paroles de Fréron sont mal rapportées par le *Moniteur*; s'il nomma Hanriot, ce fut sans doute pour dénoncer sa tentative de correspondance avec Bertèche. Une lettre de Hanriot au commandant de l'École de Mars venait d'être interceptée par Barras.

(4) Il s'agit de Brival, député de la Corrèze, dont le correspondant de Lamartine écrit le nom inexactement.

(5) Ce que dit Valentin de Lapelouze de la façon dont les élèves de Mars avaient été choisis par les agents nationaux, qui auraient désigné de préférence des jeunes gens de famille pour les vexer, est en contradiction avec les renseignements recueillis par M. Arthur Chuquet (*L'École de Mars*, chap. III, pages 40-57). On voit partout les agents nationaux choisir les élèves, comme d'ailleurs le décret leur en faisait une loi, parmi les enfants des sans-culottes et dans des familles dont le dévouement à la Révolution était bien constaté. Il peut y avoir eu quelques exceptions sur le premier point: J.-B. Valentin lui-même en était une, car il avait reçu de l'éducation, et sa famille était aisée. Mais si, parmi les élèves envoyés à Paris, il se trouva quelques jeunes gens qui n'appartenaient pas à la classe des paysans et des ouvriers, il n'y en eut certainement aucun dont les parents fussent rangés au nombre des suspects, pour le moins car le décret exigeait que les candidats eussent donné constamment des preuves de civisme, et Barère avait dit expressément: "Le projet du Comité n'est pas de placer dans cette institution cette classe de jeunes gens qui ressemblent plus aux hochets de la monarchie qu'aux hommes d'une République..., ces muscadins qui forment dans nos cités une espèce particulière et dégénérée. Valentin sortait lui-même d'une famille très attachée à la Révolution, son père était secrétaire-greffier du district, trois de ses frères, partis comme volontaires, étaient devenus officiers dans les armées républicaines, et deux d'entre eux venaient de succomber en Vendée; une de ses sœurs, Marie-Thérèse, qui était d'une beauté remarquable, fut choisie pour figurer la Liberté et la déesse Raison dans les fêtes de la Révolution (cette sœur, mariée ensuite, et morte en 1841 à l'âge de soixante-cinq ans, est l'arrière-grand-mère de notre collègue M. Félix Bouvier, de l'obligeance duquel je tiens ce renseignement).

(6) Ici la mémoire de Valentin de Lapelouze le trompe étrangement. Les élevés de Mars n'avaient encore ni fusils, ni munitions, ni uniformes; ils ne savaient pas encore faire l'exercice, car il y avait à peine deux décades que l'Ecole était ouverte. Ils avaient reçu des canons de gros calibre, mais ils n'avaient pas de boulets pour les charger. Lorsque Brival et Bentabole arrivèrent au camp, ils firent distribuer aux élèves les fusils renfermés dans le magasin, mais ne purent leur donner des cartouches à balles, parce qu'il n'y en avait pas, les jeunes gens s'écrièrent: "Nous n'avons pas besoin de poudre, il ne nous faut que des baïonnettes". Voir *L'École de Mars* de M. Arthur Chuquet, pages 159, 161, 165, 166.

Loin de la, nous demandâmes à venir à Paris pour environner la Convention, et nous y vinmes en effet le 10 au matin, conduits par Peyssard, et ayant à notre tête, à défaut de général, le millieron de la première millerie, Devaux brave homme fort aimé des élèves. Notre bivouac fut établi dans le jardin des Tuileries, en face du château, la droite du côté de la rivière, et notre artillerie derrière les lignes, dans la grande allée.

Peyssard demanda pour nous l'honneur de défiler sous les yeux de l'assemblée, ce qui bien entendu, fut accordé. Nous défilâmes, en effet, dans la salle, musique et tambours en tête, sonnante et battante, et nous fûmes accueillis par d'éclatantes acclamations, par des applaudissements qui semblaient ne pouvoir s'épuiser. Un élève, même, prononça un discours, qui fut récompensé par l'accolade fraternelle du président, au nom de la nation.

Tout ceci, Monsieur, ne ressemble guère à l'idée que l'on pourrait concevoir de l'Ecole de Mars d'après les passages de votre livre que j'ai cités. Il est vrai que Tallien demanda, quelques jours plus tard, l'épuration, sinon de l'Ecole, du moins de ses instructeurs: il est vrai encore que la Convention, dès fructidor, conçut des inquiétudes à notre égard; nos canons, nos obusiers et nos mortiers surtout, offusquaient ce qui était resté de la Montagne (7), et Peyssard fut obligé de démontrer que cette artillerie était indispensable pour notre instruction.

C'est que des murmures sur le système que l'on semblait vouloir continuer s'étaient manifestés dans le camp nous y avons été dans une claustration rigoureuse, environnés de palissades tricolores et de chevaux de frise, sans aucune communication avec le dehors, jusqu'au 9 thermidor mais depuis, quelques occasions nous avaient mis en contact avec la population, animée déjà de cet esprit de réaction qui suit toujours les grandes journées; ces occasions nous avaient été fournies par la fête de Bara et de Viala au Panthéon (8), par l'incendie de la raffinerie de salpêtre à l'Abbaye, et par l'explosion de la poudrerie de Grenelle. Les intelligences une fois mises en commun dans nos moments de repos, nous étions parvenus à comprendre que les vainqueurs du 9 thermidor n'étaient pas fort différents des vaincus. Les jeunes gens sont rarement discrets; nos conversations furent écoutées, rapportées, et la levée du camp fut dès lors décidée (9). Elle n'eut lieu pourtant qu'en brumaire, et lorsque nous souffrions assez du froid pour qu'il ne fût plus possible de nous tenir sous nos maisons de toile.

D'après quelques renseignements que j'ai recueillis dans le temps, je crois ne pas me tromper en reportant à Carnot la pensée de créer l'Ecole de Mars (10). Le rapport qui détermina cette création fut l'œuvre de Barère, mais seulement parce que Carnot n'était pas homme de tribune. Voici les motifs qui, sans doute, s'échappèrent de la bouche du grand organisateur des victoires révolutionnaires, pour animer la faconde de Barère, motifs si vraisemblables, qu'ils acquièrent presque la valeur d'une complète certitude.

L'armée, en très peu de jours, s'était vue bien près de sa désorganisation par l'émigration ou la retraite de presque tous ses officiers. Il était de la dernière urgence de pourvoir à leur remplacement. On commença par prendre, pour remplir les cadres, des sous-officiers des anciens régiments, et on en chercha aussi dans les bataillons de volontaires à peine organisés. C'est ainsi, pour ne parler que de faits à ma connaissance particulière, que le maréchal Oudinot passa d'un bataillon de la Meuse au commandement du régiment de Picardie, et que Dumortier, tué quelques jours après sa promotion entre Bitche et Wissembourg, échangea ses galons de sergent contre les épaulettes de colonel du régiment de Lyonnais. Les officiers émigrés, les royalistes du dedans s'égayèrent beaucoup de ces brusques promotions, dans lesquelles ils voulurent voir un présage assuré de désastres pour les armées républicaines.

(7) Ce n'est pas la Montagne qui était offusquée, mais bien les thermidoriens. Comme Valentin le dit lui-même un peu plus loin, l'enthousiasme de l'Ecole pour les vainqueurs du 9 thermidor n'avait pas tardé à se refroidir, et bientôt les élèves de Mars passèrent pour jacobins.

(8) La fête de Bara et de Viala, qui devait avoir lieu le 10 thermidor, avait été ajournée indéfiniment, et ne fut jamais célébrée. Valentin a ici une nouvelle défaillance de mémoire.

(9) Le décret du 13 prairial, qui avait créé l'Ecole de Mars, avait prévu qu'elle ne devait avoir qu'une existence temporaire: il disait que les élèves resteraient sous la tente tant que la saison le permettrait et que, "aussitôt le camp levé, ils retourneraient dans leurs foyers". Ce fut donc en exécution du décret constitutif de l'Ecole, et nullement parce que les élèves auraient tenu des propos empreints d'un esprit de réaction que la Convention ordonna la levée du camp.

(10) Sur les raisons qui firent créer l'Ecole de Mars, voir, dans la *Révolution française* d'octobre 1899, l'article *L'Ecole de Mars* et le livre de M. Arthur Chuquet (reproduit ci-dessus). On ne saurait affirmer que l'idée d'une application de la "méthode révolutionnaire d'enseignement" à l'art militaire vint de Carnot mais il est certain qu'elle eut sa pleine approbation.

Eh bien, Monsieur, j'ai entendu beaucoup de généraux de ces armées affirmer que nos victoires d'alors sont dues principalement à cette rénovation presque totale du corps d'officiers. Si les anciens fussent restés à leur poste, ils se seraient battus mollement, pour une cause qu'ils ne regardaient pas comme la leur, et en aspirant plutôt à la défaite qu'à la victoire; la confiance du soldat leur eût manqué, tandis qu'au contraire l'armée fut pénétrée d'une foi entière dans ses nouveaux chefs, pris dans ses rangs et souvent nommés ou désignés par elle-même. Ce nouveau sang introduit dans les veines de tous produisit cet élan, cet enthousiasme qui devinrent irrésistibles, aussitôt qu'un court apprentissage eut appris à chacun le secret de vaincre par la discipline car ce n'est pas un des moindres miracles de ce temps-là, Monsieur, que la discipline se soit établie et maintenue parmi tant d'éléments hétérogènes, et quand, par la dépréciation des assignats, les officiers et les soldats étaient confondus autour de la même gamelle (11). En tout cas, la pensée que j'attribue à Carnot n'a pas été stérile, car l'Ecole de Mars a produit d'excellents officiers dans toutes les armes, parmi lesquels je vous citerai le brave et bon général Lemarois, aide de camp de l'Empereur, et le général Manhés; ma mémoire ne me fournit pas d'autres noms pour le moment.

Pourtant l'Ecole de Mars n'a eu qu'à peine cinq mois d'existence (12). C'est qu'à cette grande époque, qui grandira encore dans l'avenir, tout se faisait, pour ainsi dire, à la vapeur; le temps manquait pour suivre lentement et à pas comptés les anciennes méthodes. J'ai conservé les programmes des études que des professeurs éminents nous faisaient suivre dans une immense baraque en toile peinte aux trois couleurs, où nous étions 3.500 assis sur des gradins demi-circulaires comme à la Chambre des députés, ayant devant nous une statue de la Liberté de vingt pieds de haut.

Là, toutes les matières de l'art de la guerre et celles qui s'y rattachent nous étaient développées et expliquées voilà pour la théorie. La pratique avait son tour sur le terrain, tant dans l'enceinte du camp que sur des positions extérieures que nous allions chercher au loin, ayant dans ces occasions-là pour chefs, dans tous les grades, des élèves désignés par les élèves eux-mêmes, ce qui communiquait à tous une vive émulation.

C'est ainsi, si j'ose me citer, que le 30 vendémiaire an III, à une fête militaire donnée au Champ de Mars, en célébration de l'expulsion des ennemis du territoire français, et en présence de la Convention groupée sur une assez haute montagne, je commandais l'attaque (13); la défense et la garde d'un fort qui avait été élevé sur le bord de la Seine, où débouche maintenant le pont d'Iéna fut confiée à d'autres élèves dont je regrette d'autant plus d'avoir oublié les noms, que l'un d'eux fut blessé par l'explosion de ce fort, qui dut sauter pour terminer l'action. Dans cette petite guerre, Merlin de Thionville et le représentant Milhaud, qui a acquis depuis une grande réputation comme général de cavalerie, étaient venus se ranger sous nos ordres comme aides de camp volontaires, aux acclamations joyeuses de tous les élèves.

Vous voyez, Monsieur, que l'Ecole de Mars n'était pas une institution sans importance, dans le grand mouvement qui fit lever la nation comme un seul homme, pour rejeter les ennemis au delà de nos frontières et les suivre peu de jours après chez eux. il ne me reste plus qu'à vous demander un humble pardon de vous avoir arrêté si longtemps sur un sujet qui, après cinquante-quatre ans, est devenu presque imperceptible pour tout autre qu'un intéressé comme moi. Assurément, au lieu de me lire, si vous en avez la patience, votre temps serait infiniment mieux employé à tracer quelques-unes de ces admirables lignes qui vous élèvent si haut dans l'opinion du monde entier, et que la postérité célébrera avec plus de vivacité encore, quand les passions du moment auront fait place à une justice complète. Pour vos œuvres, quelle que soit leur diversité, vous devez tout attendre des générations à venir; mais jouissez d'abord du plaisir que vous procurez à vos contemporains et dont je vous remercie, pour ma part, dans toute la sincérité de mon cœur.

(11) Cette observation de Valentin mérite d'être soulignée: dans les armées républicaines, officiers et soldats mangeaient à la même gamelle, et la discipline n'en souffrait pas, bien au contraire. A l'Ecole de Mars. on fit par principe ce qui, à l'armée, se faisait par nécessité: le rapport de Barère annonça que tous les élèves, sans distinction de grade, aussi bien ceux qui rempliraient temporairement les fonctions de millerions et de centurions que les simples soldats, mangeraient à la gamelle dans la décurie à laquelle ils seraient attachés.

(12) L'Ecole de Mars n'a eu que trois mois et demi d'existence, et non cinq mois.

(13) Voilà une affirmation qui me semble ne devoir être accueillie qu'avec réserve. Le compte-rendu que donne le *Moniteur* de la fête du 30 vendémiaire an III nous apprend que la redoute dont on avait simulé l'attaque et la défense avait pour agresseurs la première et la deuxième milleries, qui l'enlevèrent avec beaucoup d'entrain: le correspondant de Lamartine aurait donc eu, s'il fallait l'en croire, deux mille élèves sous ses ordres, et aurait été le héros de la journée. Peut-être Valentin commandait-il une des deux milleries.

J'aurais pu recourir à la publicité pour la rectification des erreurs que je me suis permis de vous signaler; mais j'ai préféré m'adresser à vous-même, convaincu que je suis que vous aurez égard à ma requête dans les éditions de votre histoire qui ne peuvent manquer de se succéder. Je suis, d'ailleurs, devenu moins curieux que d'autres de me faire imprimer; c'est une jouissance qui a eu le temps de s'épuiser chez moi dans les vingt-deux ans que j'ai dirigé l'ancien *Courrier français*, de 1820 à 1842. Encore une fois, Monsieur, pardonnez à ma loquacité; les vieillards sont causeurs, et je vais arriver à ma soixante-dixième année. Ce chiffre ne me déplaît pas et ne m'inspire aucun regret car c'est par lui que j'ai vu de grandes choses, bien plus grandes encore à mes yeux, quand je les compare aux ignominies du temps qui court.

Veuillez bien agréer avec bonté, Monsieur, l'hommage de mes sentiments respectueux.

V. DE LAPELOUZE.

Les renseignements qu'on peut recueillir dans la lettre ci-dessus sont relatifs à la journée du 10 thermidor; au rôle que jouaient, à l'Ecole de Mars, les élèves revêtus d'un grade; et à la fête du 30 vendémiaire an III.

M. Arthur Chuquet a écrit (*L'Ecole de Mars*, p. 166) qu'après l'arrestation de Bertèche le 9 thermidor, l'instructeur en chef Chanez exerça le commandement par intérim, jusqu'à la nomination du général Alexandre Dumas. Néanmoins le 10 thermidor, ce n'est pas Chanez qui conduisit l'Ecole à Paris ce fut - nous apprend Valentin - le millerion de la première millerie, Devaux (ancien adjudant général de l'armée révolutionnaire). Sur ce qui suivit le défilé dans la salle de la Convention, on ne savait rien par le récit de Valentin, nous voyons que les élèves bivouaquèrent dans le jardin des Tuileries avant de reprendre le chemin du camp; c'est là qu'ils se reposèrent, et que, selon l'expression employée par un arrêté du Comité du salut public, "*il fut pourvu à leurs besoins*".

Dans la *Révolution française* d'octobre 1899, je disais, à propos des élèves gradés: "Les élèves revêtus temporairement d'un grade avaient aussi leur part du commandement: quelle était au juste cette part? on aimerait à le savoir". Grâce à Valentin, nous le savons maintenant avec certitude. Les élèves millerions et centurions n'avaient pas seulement un grade nominal, une apparence d'autorité ils exerçaient le commandement d'une manière effective, et cela, non seulement dans la routine quotidienne du camp, mais dans les circonstances exceptionnelles où il semble que le général et les instructeurs auraient pu tenir à conserver l'entière direction des manoeuvres.

Quant à la fête du 30 vendémiaire, dont le *Moniteur* a donné la relation, Valentin en complète la physionomie par une anecdote caractéristique, et qui est évidemment vraie: il nous montre les deux représentants Merlin (de Thionville) et Milhaud servant d'aides de camp volontaires, et placés sous les ordres de ceux des élèves qui étaient chargés du commandement. Ainsi non seulement c'étaient des élèves qui commandaient à leurs camarades, mais encore l'autorité de ces officiers en herbe était prise assez au sérieux pour que des hommes de guerre comme Merlin et le futur général Milhaud se fissent un plaisir de s'y soumettre. Il faut croire, en somme, que les résultats obtenus à l'Ecole de Mars, au bout de trois mois, n'étaient pas si nuls que l'ont prétendu certains critiques.

Lamartine répondit à Valentin de Lapelouze en lui promettant d'imprimer sa lettre et de faire les rectifications demandées. Cela ressort de deux passages d'une seconde lettre qu'écrivit Valentin une quinzaine de jours après la première, à l'occasion du discours, fameux à l'époque, que venait de prononcer le poète au banquet réformiste de Mâcon (18 juillet). Dans cette seconde lettre, un seul alinéa est consacré à l'Ecole de Mars mais on y trouve d'autres choses qui ne manquent pas d'intérêt: le redressement d'une erreur de nom commise par l'auteur des *Girondins*, un témoignage relatif à la nature de la liaison entre Marie-Antoinette et le beau Fersen, et quelques indications autobiographiques données par le correspondant de Lamartine sur les années de son enfance.

Voici la deuxième et dernière épître de l'ancien directeur du *Courrier français* à l'illustre écrivain pour lequel il professait une admiration enthousiaste:

Monsieur,

Au risque de vous importuner, je me permets de vous renouveler, pour votre magnifique discours, les témoignages d'admiration que vous avez daigné accueillir pour votre excellent livre (14). Quelle abondance de pensées, toutes élevées, toutes empreintes de sincérité, de probité, de patriotisme éclairé, de véritable philosophie, et quelle splendeur de langage! Laissez dire les sots, laissez s'agiter les basses passions inspirées par l'envie ou la cupidité: tout cela, déjà en petite minorité, disparaîtra dans un avenir prochain, et votre livre restera comme votre discours. Le dédain de ces prétendus hommes d'Etat, qui affectent de ne voir que de la poésie dans vos nobles paroles, ne fait que rappeler la belle strophe de Lefranc de Pompignan. Continuez, Monsieur, de verser la lumière sur ces misérables contempteurs de toutes les idées généreuses et d'affranchissement qui occupent le monde entier et que rien désormais ne pourra étouffer. En ravivant la fibre nationale par la peinture énergique et impartiale de ce qui fut depuis cinquante ans et de ce qui est aujourd'hui, vous avez produit plus qu'un beau livre, plus qu'un beau discours vous avez fait une grande et belle action, digne des palmes civiques de l'antiquité. Il me faudrait votre pinceau pour vous peindre les émotions que vous avez excitées en moi; mais, hélas! je n'ai plus qu'un pâle crayon. Je dois donc me borner à une humble prière, celle de pouvoir relire, dans un de vos volumes, votre discours et une relation complète de la solennité dans laquelle il a été prononcé. Qui ne souhaiterait de voir réuni à vos œuvres un appendice de cette valeur?

Il est bien loin d'en être de même de la trop longue lettre que vous avez bien voulu accueillir. Si vous l'imprimez, Monsieur, j'en serai très fier et ce sera pour moi un honneur dont je sens d'avance tout le prix (15). A défaut d'autre mérite, elle a du moins celui de la vérité des faits. J'en suis plus sûr encore, depuis qu'un de mes anciens camarades m'a prié de solliciter de vous des rectifications semblables au fond à celles que je me suis permis de vous demander. Sa lettre se termine par ces mots: «Au surplus, quel magnifique ouvrage que les Girondins! C'est un livre écrit comme M. de Lamartine seul sait écrire aujourd'hui; quant aux faits, c'est encore celui où il y a à faire le moins de rectifications». Cet ancien camarade de l'Ecole de Mars est M. Bénazet, entrepreneur des jeux aux eaux de Baden-Baden (16). Ne vous récriez pas trop, Monsieur, il fait du moins ce métier avec probité et magnificence, et je n'ai encore pu résoudre dans mon esprit cette question: Est-ce un bien ou un mal que la suppression des jeux en France, quand ils n'en existent pas moins clandestinement et sans autre résultat qu'une sortie d'argent en pure perte, sans compter le profit du séjour chez nous d'un grand nombre d'étrangers? Je crains bien que nous n'ayons fait qu'enrichir quelques principautés des bords du Rhin; et d'ailleurs, dans notre société, telle qu'elle est constituée, on tolère bien d'autres vices, qui ne sont ni moins immoraux ni moins dangereux (17).

Vous avez la bonté de m'engager à écrire ce que j'ai vu et pensé dans ma longue existence. J'ai vu en effet bien des choses et j'ai pu juger bien des hommes, souvent d'assez près, quelquefois d'assez haut. Mais mes facultés se sont usées en détail dans la lutte journalière que j'ai soutenue, à mes risques et périls, pendant près d'un quart de siècle, lutte sans gloire peut-être, mais non pas sans quelque avantage pour le pays, j'ose le dire sans vanité aucune. On ne peut en tirer de la probité et de la loyauté, qui ne sont que des devoirs à remplir, et c'est par là que l'ancien Courrier français a pu acquérir quelque influence, bien plutôt que par sa rédaction plus ou moins bonne. En me reportant sur ce passé, je ne puis m'empêcher d'en ressentir quelque satisfaction. Je me suis souvent trompé, sans doute; mais mes intentions ont toujours été droites, et dans mon repos cela me suffit. Et comment sortir de ce repos après vous avoir lu, Monsieur? Vous êtes désespérant pour qui tient une plume, et si j'avais encore la mienne en main, je la déposerais bien vite, en abaissant mon impuissance devant vos éminentes facultés.

(14) Lamartine avait donc reçu la lettre du 10 juillet, et y avait répondu.

(15) Il semble que cette phrase indique bien que Lamartine avait dit promettre de publier, dans une nouvelle édition de *L'Histoire des Girondins*, la première lettre de Valentin de Lapelouze.

(16) Sur la liste des élèves de l'Ecole de Mars, publiée par Mr Chuquet, le nom de Jacques Bénazet figure le premier parmi les six élèves du district de Tarascon, département de l'Ariège.

(17) L'indulgence à l'égard de l'entrepreneur d'un tripot surprendra de la part d'un homme dont la conduite, en un poste (la gérance du *Courrier français* où il s'était montré aussi inaccessible aux séductions qu'aux intimidations du pouvoir, lui avait valu cet éloge de Mignet, que "c'était un caractère antique". Peut-être s'expliquera-t-on la chose en se rappelant que Valentin avait été, lui-même, fonctionnaire de l'administration de la Loterie: il devait donc porter, sur la légitimité de certaines opérations financières, un jugement qui n'eût pas été celui des hommes de la Révolution.

Je ne serais pas même un soldat, devant un général tel que vous.

Tout ce que je puis faire, c'est de relever une erreur de votre imprimeur. Dans votre premier volume, pages 144 et suivantes, il nomme Derlons l'officier de hussards Deslons, qui commandait le détachement de Dun, et qui était Lorrain, de Remiremont, dans les Vosges, je crois, ce qui n'empêchait pas qu'il sût l'allemand. Comme je suis de ce département, j'ai pu connaître des parents de cet officier, et j'en ai entendu parler à feu le duc de Choiseul.

Dans ce même volume, vous présentez le comte de Fersen, mort si cruellement à Stockholm, comme un adorateur très platonique de Marie-Antoinette. Rien de mieux, sans doute, devant les infortunes de cette malheureuse reine mais j'ai quelques raisons de soupçonner que cette adoration avait quelque chose de moins éthéré. Mes autorités sont l'abbé Georgel et le général La Fayette, le moins médisant de tous les hommes. Il est vrai que l'attachement de l'abbé Georgel pour le cardinal de Rohan pourrait faire suspecter son impartialité; mais c'était un homme sincère, un peu passionné peut-être, pas assez pourtant pour le faire dévier du système de véracité qui lui avait mérité l'estime de Marie-Thérèse et du prince de Kaunitz. Exilé dans notre commune petite ville natale, pour sa noble conduite dans l'affaire du collier, je lui dois beaucoup en ce qu'il a dirigé les lectures de mes premières années, me laissait puiser dans les trésors de sa vaste bibliothèque. Je devais lui rendre compte de mes impressions à chacune de ces lectures, et il redressait mon jugement lorsqu'il s'égarait. Sa conversation était inépuisable sur les hommes et les choses de son temps, et il m'en est resté des souvenirs que je n'ai vus écrits nulle part. Pardonnez-moi, Monsieur, ces quelques lignes sur un personnage dont la mémoire me sera toujours chère il avait été l'ami de la digne Madame Geoffrin et, bien que jésuite, il m'a inculqué cette maxime que Duclos tenait déjà de lui: "La conduite la plus droite est toujours la plus adroite". C'est vous le peindre en deux mots.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous renouveler l'expression de tous mes sentiments respectueux.

V. DE LAPELOUZE.

Et maintenant, Lamartine a-t-il imprimé la lettre de Valentin de Lapelouze du 10 juillet, comme il l'avait annoncé à celui-ci? Non.

A-t-il au moins fait les rectifications que son correspondant lui avait demandées? Non. Dans les éditions successives de l'Histoire des Girondins, les deux phrases où Valentin avait relevé des erreurs ont été reproduites sans qu'un mot y fut changé.

Faut-il croire que Lamartine y mit du mauvais vouloir? Non, bien certainement. C'est seulement que l'exactitude avait pour lui si peu de prix, qu'après avoir promis de bonne foi de faire tout ce qu'on voudrait, il se hâta d'oublier sa promesse.

Mais, si cette négligence du poète nous paraît toute naturelle, et conforme à ses habitudes, voici une circonstance assez singulière et faite pour dérouter le jugement. Dans sa seconde lettre, Valentin de Lapelouze signalait à Lamartine une faute d'impression, Derlons pour Deslons.

On s'attendrait, n'est-il pas vrai, à ce que l'écrivain, qui n'avait pas daigné rectifier les erreurs grossières où il était tombé touchant l'Ecole de Mars, se serait préoccupé bien moins encore de corriger l'orthographe du nom d'un officier de hussards? Eh bien, on se tromperait. Dès la seconde édition de l'Histoire des Girondins, qui parut en cette même année 1847, l'erreur typographique fut corrigée, et on peut lire, dans cette édition, aux pages 144 et suivantes du tome 1er, le nom de Deslons correctement imprimé.

Il est intéressant d'apprendre que Jean-Baptiste Valentin avait connu, dans sa première jeunesse, l'abbé Georgel, qui dirigea ses lectures et mit sa bibliothèque à la disposition de l'enfant.

Voilà donc un élève de l'Ecole de Mars, appartenant à une famille ardemment patriote, à une famille militante, placée à la tête du parti révolutionnaire dans la petite ville lorraine qu'elle habitait, et qui, bien loin d'être un illettré, se trouvait avoir reçu les enseignements et les avis d'un des hommes les plus cultivés de l'ancien régime. Quand on regarde d'un peu près les choses de la Révolution, on fait beaucoup

de constatations de ce genre, et on s'aperçoit que nombre de personnages auxquels la légende a fait une réputation fâcheuse ou effrayante étaient non seulement des honnêtes gens, mais des hommes intelligents et instruits, des caractères doux et humains.

Sur le rôle joué comme journaliste par Valentin de Lapelouze à l'époque de la Restauration, son arrière-petit-neveu a déjà donné des détails qui ont fait voir dans le directeur-gérant du *Courrier français* un lutteur aussi énergique que désintéressé. A ces détails, j'ajouterai le jugement porté par le *Dictionnaire Larousse* dans l'article consacré à ce journal. L'auteur de cet article s'exprime en ces termes:

“On doit une mention des plus honorables à l'administrateur du journal, M. Valentin de Lapelouze, homme d'intelligence et de dévouement politique, qui proposa Châtelain pour rédacteur en chef en un temps où le journalisme demandait tant de tact, d'énergie et de talent. M. Valentin de Lapelouze montra, dans tout le cours de son administration, une indépendance de caractère et d'opinion contre laquelle vinrent échouer les persécutions et les séductions; d'autre part, il enrichit le journal d'articles sur les finances, matière qu'il avait l'art de mettre à la portée des lecteurs étrangers à cet ordre de questions”.

M. Arthur Chuquet a donné une liste, qu'il ne pouvait, évidemment, faire complète, de ceux des anciens élèves de l'Ecole de Mars qui ont fait leur chemin soit dans l'armée, soit dans les carrières civiles. Il a cité quatre généraux, une douzaine d'officiers de divers grades, un administrateur, un magistrat, un artiste. A ces noms, il faut ajouter - M. Félix Bouvier l'a dit dans une notice très nourrie - celui du journaliste qui tint haut et ferme au *Courrier français*, où il eut pour collaborateurs et associés Jacques Laffitte, Casimir Perier, Benjamin Constant, Paul-Louis Courier, de Jouy, Gohier, Mignet, Augustin Thierry, le drapeau de l'opposition libérale. Et, chose inattendue et piquante, il faut y ajouter aussi celui d'un homme qui fit un métier décrié, mais l'exerça «avec probité et magnificence», de l'entrepreneur de ces jeux de Bade auxquels Musset, en 1834, après y avoir perdu son argent, adressait une si éloquente invective, et dont ensuite, réconcilié avec la roulette, la chance ayant tourné grâce à une jolie Anglaise qui fut son porte-veine il sortit «les deux mains pleines d'or».

James GUILLAUME.
